



**HAL**  
open science

# Kojève – Lacan De la lutte anthropogène à la co-émergence des sexualités

Laurent Bibard

► **To cite this version:**

Laurent Bibard. Kojève – Lacan De la lutte anthropogène à la co-émergence des sexualités. 2022.  
hal-03940417

**HAL Id: hal-03940417**

**<https://essec.hal.science/hal-03940417>**

Preprint submitted on 23 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Kojève – Lacan

De la lutte anthropogène à la co-émergence des sexualités

---

Laurent BIBARD

**ESSEC RESEARCH CENTER**

WORKING PAPER 2204

May 20, 2022



**Kojève – Lacan**  
**De la lutte anthropogène à la co-émergence des sexualités**  
**L. Bibard <sup>1</sup>**

## **Introduction**

Pourquoi est-il pertinent, si ce n'est indispensable, de se pencher sur les relations entre la pensée d'Alexandre Kojève, et la psychanalyse telle que Jacques Lacan l'a approchée ?

La raison la plus essentielle tient à l'importance actuelle de la sexualité dans les relations humaines : les études de genres conduisent à une mise en question des sexualités féminine et masculine telles qu'elles ont conditionné, si ce n'est déterminé depuis son avènement l'humanité des humains. Il est essentiel, si l'on veut comprendre notre temps, de comprendre ce qui se joue là.

De manière plus circonstanciée, l'on sait que Lacan a suivi le séminaire de Kojève sur Hegel dans les années trente. Le dit séminaire et le fait que Lacan y a plus que participé sont des faits assez connus ou dont on peut trouver des études ailleurs pour que je ne m'y arrête pas <sup>2</sup>. Ce qu'il est intéressant d'interroger est en revanche l'influence de la pensée de Kojève sur la manière dont Lacan approche la dynamique de l'inconscient du point de vue psychanalytique.

Lorsqu'il rencontre Kojève et décide de participer à son séminaire, Lacan est déjà psychiatre, il a déjà manifesté clairement à la fois son souci des autres – évidemment en particulier des « fous » <sup>3</sup> -, et une manière de chercher qui le conduit dans toutes les directions : fréquentation du surréalisme, intérêt pour la philosophie dont la phénoménologie, etc. Il parlera malgré tout plus tard de Kojève à la fois de manière récurrente <sup>4</sup>, et en affirmant qu'il fut son « maître, vraiment le seul » <sup>5</sup>. On peut donc estimer que Kojève a eu une influence décisive sur certains aspects majeurs de la pensée et de la clinique de

---

<sup>1</sup> Ce papier présente dans ses grandes lignes, l'intervention que j'ai faite dans le cadre du séminaire « Dialogues autour d'Alexandre Kojève » animé par Jamila Mascot et Sabina Tortorella dans le cadre de NoSoPhi (Normes, Sociétés, Philosophies) de l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne le 30 juin 2021.

Je remercie Emmanuel Diet et Albert Filhol pour les échanges qu'ils m'ont accordés sur l'œuvre de Jacques Lacan lors de la préparation de cette intervention. De la même façon, Alexis Filipucci pour nos échanges sur les inédits d'Alexandre Kojève. Alexis Filipucci est à ma connaissance l'une des personnes à connaître le plus précisément et le plus complètement l'œuvre entier de Kojève. Je remercie enfin mon épouse pour son regard si efficacement critique, ainsi que nos amis Alain et Yvette Rouat pour nos échanges, exceptionnels connaisseurs du corpus lacanien.

Je suis évidemment seul responsable des propos tenus ici.

<sup>2</sup> Voir particulièrement sur Lacan et sur le séminaire de Kojève, Nicola Apicella, « Kojève, Lacan - Introduction au système du désir » (*La Cause du Désir*, 2016/2, n° 93, p 161-173), et Juan Pablo Lucchelli, « Le premier Lacan : cinq lettres inédites de Lacan à Kojève », in *Cliniques Méditerranéennes*, janvier 2016.

<sup>3</sup> Très tôt Lacan estime que la « folie » fait en fait « sens » pour les personnes atteintes de déséquilibres mentaux. Il n'approche pas les pathologies comme seulement négatives. Là même se manifeste sa manière propre d'approcher le fonctionnement de l'inconscient.

<sup>4</sup> Kojève est mentionné par Lacan au moins jusqu'en 1973, et en particulier aux Livres XVI et XIX du Séminaire.

<sup>5</sup> Il s'agit d'une dédicace qui se trouve dans un exemplaire de la revue "Psychanalyse", adressée par Lacan à Kojève (Fonds Alexandre Kojève, Bibliothèque nationale de France) – cf « Pour Kojève qui fut mon maître (vraiment le seul) » de Juan Pablo Lucchelli, in *La libertad de pluma*, texte initialement prononcé au colloque Europe Kojève 2018 organisé par Antoine Cahen.

Lacan, bien que s'il y eut un enseignement sur ce dernier plan, c'est évidemment de Lacan en direction de Kojève qu'il eut lieu <sup>6</sup>.

Or, dans sa grande majorité, l'œuvre de Kojève est publiée de manière posthume, ou non encore publiée : le fonds Kojève abrité par la BNF est considérable. Du vivant de Kojève, seuls quelques articles furent publiés, de nombreuses recensions d'ouvrages dont celle portant sur les deux premiers livres de Françoise Sagan (cf *infra*), et, à l'initiative de Raymond Queneau, la très célèbre *Introduction à la lecture de Hegel* qui présente les cours de Kojève à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, c'est-à-dire le séminaire auquel participa Lacan. Il ne semble pas que Lacan et Kojève se soient régulièrement fréquentés après la Seconde guerre mondiale : l'on peut raisonnablement faire l'hypothèse que Kojève n'a pas parlé de son travail en cours à Jacques Lacan entre 1945 et 1968, année de sa mort. Lacan n'a probablement pas eu connaissance des inédits de Kojève à partir de 1945, c'est-à-dire de l'évolution de la pensée de celui-ci à partir de *l'Introduction à la lecture de Hegel*.

Autrement dit, le contenu majeur auquel renvoie très probablement Lacan lorsqu'il affirme que Kojève fut son « maître, vraiment le seul », se trouve donc dans cet ouvrage, *l'Introduction à la lecture de Hegel* <sup>7</sup>.

Or, à cette étape de la pensée de Kojève, trois aspects majeurs peuvent être considérés comme des appuis solides pour l'approche lacanienne de l'inconscient : 1) l'anthropologie ou la manière dont Kojève approche *l'humanité* des humains, 2) la compréhension par Kojève du *langage* et 3) l'affirmation délibérément radicale de la finitude ou de l'athéisme comme vérité de l'homme au sens générique du terme. Je m'arrête sur chacun de ces points de *l'Introduction à la lecture de Hegel* (I), puis sur leur très probable effet sur la manière dont Lacan les approche à son tour (anthropologie sous-jacente à son approche de la dynamique de l'inconscient, théorie du langage, et l'« incomplétude » que devient chez lui ce qu'est la « finitude » chez Kojève, II). Emerge au sujet de chacun de ces points une question, qui considérées ensemble, m'amènent à interroger ce que deviennent dans la suite de l'œuvre de Kojève l'anthropologie, la théorie du langage, et l'affirmation de l'athéisme présentés dans *l'Introduction à la lecture de Hegel* (III). Ceci, afin d'approcher de la meilleure façon possible la question des sexualités dans un contexte contemporain où dominant des études de genres.

---

<sup>6</sup> Voir « Le premier Lacan » de J.-P. Lucchelli, où celui-ci remarque qu'en fait, le « premier » Lacan fut Hegel lui-même par ses propos sur la folie dans la *Phénoménologie de l'esprit*, et évidemment le projet commun entre Jacques Lacan et Alexandre Kojève sur « Hegel et Freud », dont nous ne disposons que de la première partie rédigée par Kojève, Lacan n'ayant semble-t-il *in fine* pas donné suite. Cf *infra*, notes 18 et 22.

<sup>7</sup> Contenu développé, on le verra, à l'occasion de l'examen, dans *l'Esquisse d'une phénoménologie du Droit*, du Droit de la Société familiale (p 483 et s.; l'ouvrage est écrit en 1943, mais publié de manière posthume chez Gallimard, en 1981).

## **Anthropologie, théorie du langage, et finitude dans l'Introduction à la lecture de Hegel**

### Anthropologie

Il faut commencer par l'anthropologie. La genèse de l'humain – anthropogénèse – est centrale dans l'interprétation par Kojève de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel. Contestée comme non fidèle à la notion de conscience de soi de Hegel<sup>8</sup>, l'anthropologie kojévienne s'articule autour de ce que Kojève appelle une lutte de pur prestige pour la reconnaissance. Cette lutte est à l'origine de l'Histoire d'une humanité entendue comme humanisation à partir de la lutte et du travail. Elle commence par le désir de reconnaissance, qui ne peut à l'origine archaïque de l'humanité commencer que par un désir d'un désir. Voici par exemple ce que Kojève en dit dans l'introduction à l'*Introduction à la lecture de Hegel* :

« Un tel Désir ne peut être qu'un Désir humain, et la réalité humaine en tant que différente de la réalité animale ne se crée que par l'action qui satisfait de tels Désirs : l'histoire humaine est l'histoire des Désirs désirés. Mais cette différence –essentielle – mise à part, le Désir humain est analogue au Désir animal. Le Désir humain tend, lui aussi, à se satisfaire par une action négatrice, voire transformatrice et assimilatrice. L'homme se « nourrit » de Désirs comme l'animal se nourrit de choses réelles. Et le Moi humain, réalisé par la satisfaction active de ses Désirs humains est tout autant fonction de sa « nourriture » que l'animal l'est de la sienne. Pour que l'homme soit vraiment humain, pour qu'il diffère essentiellement et réellement de sa nature animale, il faut que son Désir humain l'emporte effectivement en lui sur son Désir animal. Or, tout Désir est désir d'une valeur. La valeur suprême pour l'animal est sa vie animale. Tous les désirs de l'animal sont en dernière analyse une fonction du désir qu'il a de conserver sa vie. Le Désir humain doit donc l'emporter sur ce désir de conservation. Autrement dit, l'homme ne s'« avère » humain que s'il risque sa vie (animale) en fonction de son Désir humain. C'est dans et par ce risque que la réalité humaine se crée et se révèle en tant que réalité ; c'est dans et par ce risque qu'elle s'avère, c'est-à-dire se montre se démontre, se vérifie et fait ses preuves en tant qu'essentiellement différente de la réalité animale, naturelle. Et c'est pourquoi parler de l'« origine » de la Conscience de soi c'est nécessairement parler du risque de la vie (en vue d'un but essentiellement non vital). »

Deux points décisifs doivent être soulignés ici : l'humanisation crée un monde non vital, le monde spécifiquement humain non réductible au monde matériel, naturel, de la nourriture animale par exemple. Comme Kojève le dit plus tard dans son *Esquisse d'une phénoménologie du Droit* au sujet de la sexualité (qui est selon lui animale), il ne s'agit pas du fait que l'homme entendu génériquement *en tant qu'humain* ne mange pas ou ne se reproduit pas. Mais, outre le fait qu'il mange ou se reproduit, l'homme en *parle*<sup>9</sup>. La lutte anthropogène crée la réalité humaine caractérisée par le risque de la vie, et le risque de la vie crée le domaine du symbolique ou du langage, non réductible à un code.

D'autre part, la lutte à mort de pur prestige est le fait d'animaux mâles en cours d'humanisation. Ceci est dominant dans l'*Introduction à la lecture de Hegel*, et également explicité dans l'*Esquisse d'une phénoménologie du Droit*, où Kojève dit par exemple ceci :

« En réalité, la compagne du mari est nécessairement « femme », épouse, et non femelle. Mais elle s'humanise par l'intermédiaire du mari (déjà humanisé en dehors de la Famille et indépendamment de ses interactions avec sa femme). Le mari, ayant nié son animalité dans la Lutte, nie aussi l'aspect sexuel de cette animalité, en se conformant à des tabous sexuels qu'il imagine (notamment en connexion avec la Lutte : le tabou sexuel a surtout pour mission de préserver la puissance guerrière de l'homme). »<sup>10</sup>

---

<sup>8</sup> Cf évidemment Jarczyk G. et Labarrière P.-J., *De Kojève à Hegel : cent cinquante ans de pensée hégélienne en France*, Albin Michel, 1996. Voir également de P.-J. Labarrière, *Structure et mouvement dialectique dans la Phénoménologie de l'esprit de Hegel*, Aubier, 1968 (rééd. 1985).

<sup>9</sup> *Esquisse d'une phénoménologie du Droit (EPD)*, les notes des p 486 et s. et 493 et s..

<sup>10</sup> EPD, note 1 p 487.

Il faut retenir de l'anthropologie de Kojève, qui est celle à laquelle Lacan a eu accès pendant le séminaire donné à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, qu'elle est d'une part d'origine mâle (la lutte à mort de pur prestige qui crée l'espace spécifiquement humain de la négativité est le fait de représentants mâles de l'espèce *homo sapiens*), et qu'elle crée de ce fait même le domaine du langage.

Regardons de plus près pourquoi et en quoi l'avènement du langage est inséparable de l'avènement de la Conscience de soi entendue comme avènement de la conscience de la mort ou de la finitude comme constitutive de l'humanité des humains.

### Le langage

Voici ce que Kojève dit par exemple au sujet du langage, toujours dans *l'Introduction à la lecture de Hegel* :

« Ce qui est « miraculeux » par contre, c'est précisément la *séparation* qu'effectue l'Entendement Car elle est effectivement « contre nature ». Sans l'intervention de l'Entendement, l'essence « chien » n'existerait que dans et par les chiens réels, qui la détermineraient en retour de manière univoque, par leur existence même. Et c'est pourquoi on peut dire que le rapport entre le chien et l'essence « chien » est « naturel » ou « immédiat ». Mais quand, grâce à la puissance absolue de l'Entendement, l'essence devient sens et s'incarne dans un *mot*, il n'y a plus de rapport « naturel » entre elle et son support ; sinon des mots qui n'ont rien de commun entre eux en tant que réalités spatio-temporelles phonétiques ou graphiques d'ailleurs quelconques (chien, dog, Hunt, etc) ne pourraient pas servir de support à une seule et même essence, ayant tous un seul et même sens. Il y a donc eu ici *négation* du donné, tel qu'il est donné (avec ses rapports « naturels » entre l'essence et l'existence) ; c'est-à-dire *création* (de concepts ou de mots-ayant-un-sens, qui en tant que mots n'ont rien à voir, par eux-mêmes, avec le sens qui s'y incarne), c'est-à-dire *action* ou *travail*. »<sup>11</sup>

Le caractère « miraculeux » du langage se manifeste et réalise par le détachement des mots et de leur sens des choses et de leur essence. On peut formuler en suivant Kojève en disant que l'essence des choses revient aux choses, *moins* elles-mêmes. Si l'on mange une pomme, le fruit une fois mangé peut encore être évoqué : le mot qui désigne la pomme ne disparaît pas avec elle. Par son sens, le mot renvoie donc à la pomme moins son être (puisque la pomme a été détruite, « niée » par le fait d'être mangée), c'est-à-dire à son « essence ». Le détachement du sens des choses qui fait qu'il se rapporte à leur essence et non directement et exclusivement à leur être crée, par la possible disparition des choses ou leur « mise à mort », le domaine *symbolique* du langage. Le fait que le langage crée ou représente la possibilité de parler de ce qui n'est plus ou de ce qui n'est pas encore (ou évidemment aussi de ce qui n'est pas « là », en général, de ce qui n'est pas présent ou est absent) est inséparable de la sublimation qu'est l'humain en direction d'un monde qui n'est pas exclusivement vital ou animal. Le risque de la vie, la conscience de la mort et le langage comme dynamique de symbolisation du réel sont inséparables.

### La finitude

La troisième caractéristique majeure à retenir est la finitude comme caractéristique tout aussi nodale que l'anthropologie et l'approche du langage. Voici ce que Kojève en dit par exemple p 539 de *l'Introduction à la lecture de Hegel*, en expliquant « comment et pourquoi (selon Hegel *nda*) l'Homme arrive à parler d'une façon cohérente de soi-même et du Monde où il vit et qu'il crée » :

« ... cette explication est une description phénoménologique, métaphysique et ontologique de l'Homme compris comme Individu livre historique. Or, décrire l'Homme comme Individu livre historique, c'est le décrire : comme

---

<sup>11</sup> *Introduction à la lecture de Hegel (ILH)*, p 545

« fini » en et par lui-même sur le plan ontologique ; comme « mondain » ou spatial et temporel sur le plan métaphysique ; et comme « mortel » sur le plan phénoménologique. Sur ce dernier plan, l'Homme « apparaît » comme un être qui est toujours conscient de sa mort, l'accepte souvent librement, et, en connaissance de cause, se la donne parfois volontairement lui-même. Ainsi, la philosophie « dialectique » ou anthropologique de Hegel est, en dernière analyse, une philosophie de la mort (ou ce qui est la même chose, de l'athéisme). »

Finitude, spatio-temporalité et mortalité sont donc trois caractéristiques constitutives de l'humain selon Kojève interprétant Hegel. L'homme entendu génériquement est la conscience même de sa mort ou de sa finitude. Et d'ailleurs, l'accomplissement de l'Homme au sens générique du terme advient comme cette conscience même, et son acceptation pleine et entière.

Tournons-nous maintenant du côté de Lacan.

## Manque symbolique du phallus et absence de rapport sexuel chez Lacan

Il est évidemment hors de question de prétendre ici épuiser la compréhension de la pensée et de la clinique de Lacan : la variété, le foisonnement de son œuvre, les évolutions qu'a connues sa pensée demandent systématiquement des études dédiées. Le propos ici est strictement d'interroger en quoi le « maître, vraiment le seul » de Lacan a très probablement influencé certains aspects de la pensée de celui-ci et de sa clinique.

Je présente successivement ici trois hypothèses, les deux première étant encore plus inséparables l'une de l'autre que la troisième des deux premières.

### *Hypothèses 1 et 2*

*Même si elle ne se manifeste pas de prime abord dans l'œuvre de Lacan, la structuration de sa pensée autour du manque symbolique du phallus, initialement ancrée dans la notion de « manque du pénis » chez Freud, est favorisée par l'anthropologie à dominante exclusivement virile présentée dans l'Introduction à la lecture de Hegel comme par la théorie kojévienne du langage.*

### *Hypothèse 3*

*L'affirmation lacanienne selon laquelle il n'y a pas de résolution du problème du manque par la cure, mais seulement – ce qui est cependant déjà beaucoup – acceptation de vivre avec le mal, la blessure, la béance dont on est habité, ou sur le fond de quoi l'inconscient se dynamise, trouve son soubassement dans l'affirmation kojévienne de ce qu'est chez celui-ci la finitude. Le contraire en est entre autre chez Lacan la jouissance.*

Je présente successivement des éléments de contenu et de réflexion autour de ces hypothèses, pour les discuter et approfondir dans le troisième temps de cet article, qui montre en particulier pourquoi et comment dans des textes ultérieurs le plus souvent encore inédits, Kojève nuance significativement le caractère exclusivement viril de son anthropogénèse initiale (et par suite, ses approches de la relation de l'humain au langage, et à la finitude ou à l'athéisme).

### Hypothèses 1 et 2

Il est bien connu que Lacan, faisant « retour » à Freud, l'interprète sur le fond d'une importance décisive accordée au langage. Que l'« inconscient (soit) structuré comme un langage »<sup>12</sup> sera prononcé tardivement par rapport à l'époque du cours de Kojève, et d'ores et déjà significativement influencé et par le structuralisme de Lévi-Strauss et par l'étude lacanienne de la linguistique. Mais l'on trouve tout au long de l'œuvre de Lacan des expressions comme « Il faut que la chose se perde pour pouvoir être représentée », « Si on ne peut avoir la chose (l'objet perdu) on la tue en la symbolisant par la parole », ou encore « La parole est le meurtre de la chose », qui sont d'esprit - si ce n'est strictement, du moins significativement - kojévien, au sens où le langage tient du « miracle » de l'Entendement qui « tue » la chose en renvoyant par l'entremise du sens des mots, à son essence, et donc à son être *moins son être*, et non plus à son être tout court. *Le passage de Lacan par le structuralisme et la linguistique ne le fait en rien quitter la spécificité proprement humaine du langage comme domaine de l'Homme au sens kojévien du terme.*

---

<sup>12</sup> Cf Lacan J., « L'Étourdit » in *Autres écrits* (Seuil, 2001), ou encore le Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, éditions de La Martinière, 2013. Pour approcher l'expression en son détail, voir Dor J., *Introduction à la lecture de Lacan*, Paris, Denoël, 1985 (rééd. 2002). Voir également « L'inconscient est structuré comme un langage, Eléments pour une réception phénoménologique de la conception lacanienne du primat du signifiant » de Ph. Cabestan, in *Alter*, 2011, n° 19, p 9 – 24.



Danièle Lévy dit clairement de son côté cette « habitation » de l'humain par le langage qui fait qu'humanité et langage sont consubstantiellement inséparables l'un de l'autre <sup>13</sup> :

« Le langage est comme un immense filet jeté sur le réel, et ce maillage, matrice de tout système symbolique, est l'élément dans lequel nous vivons. Chaque petit d'homme doit s'y inscrire, sous peine de mort, à partir des conditions que lui font ceux qui l'accueillent. Il s'y inscrit, quelque usage qu'il fasse de la parole. »

Et par conséquent :

« La vie humaine se déroule donc au niveau de cet intermédiaire obligé, cet ordre symbolique qui projette le réel dans un au-delà problématique. Le langage n'est pas un pur instrument mis à la disposition de l'animal supérieur mais un habitat. Comme tout habitat, il structure profondément ses indigènes. Chaque être humain est ainsi le théâtre d'une causalité double : aux fonctionnements physiologiques explorés par les sciences se combine une causalité d'un autre ordre, symbolique si l'on veut, à condition de donner à cette expression le sens qu'elle prend à partir de Saussure et de Mauss : une combinatoire autonome, un système de circulation et d'échange obligé. Le langage dé-nature l'humain. »

Danièle Lévy ne renvoie pas dans son papier à Kojève et ce n'est sans doute pas son objet. Mais l'on ne peut pas ne pas avoir à l'esprit l'approche du langage comme *spécifiquement humain* tel que Lacan l'a entendu par lui en considérant l'importance qu'en psychanalyste lacanienne, Danièle Lévy lui accorde, en particulier lorsque s'impose la notion de « dé-naturation » de l'humain, autre expression qui renvoie à la « négativité » par quoi se caractérise spécifiquement l'humanité des humains. L'humanité des humains consiste pour Kojève en l'événement même de se « dé-naturer » ou de s'opposer au donné naturel.

Or, c'est sur le fond d'une importance par conséquent décisive accordée à la capacité humaine de symbolisation et donc de signification, que Lacan retourne à Freud, et en particulier au célèbre « manque du pénis » vécu par les petites filles si l'on en croit Freud <sup>14</sup>. La traduction est célèbre, du « manque du pénis » chez Freud en « manque symbolique du phallus » chez Lacan <sup>15</sup>. Chez Freud, la notion du « manque du pénis » est adossée à l'anatomie, et suppose une observation du manque du sexe viril par les deux sexes et en particulier chez les petites filles, au moment de la structuration du complexe d'Œdipe. Chez Lacan, l'on sait que le « phallus » symbolique » manquant est tout sauf l'organe viril qu'est le pénis. Il tient plutôt de la symbolisation d'un « tout » qui renvoie les individus à un rêve archaïque, primordial, de toute puissance, ou encore d'identité avec le tout « tout court ».

Dans le Séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre* (1968-1969) <sup>16</sup>, Lacan s'en ouvre de la manière suivante :

« S'il y a quelque chose que l'analyse nous démontre, c'est bien ceci – qu'en raison de la prise du sujet dans le langage, tout ce qui est désignable comme mâle est ambigu, voire révoquant à une plus proche critique, que c'est aussi vrai pour l'autre part, et, plus encore, qu'il n'y a point, au niveau du sujet, reconnaissance, comme tels, du mâle par la femelle, ni de la femelle par le mâle. [...] L'expérience analytique permet de constater qu'à son niveau, il n'y a pas de couplage signifiant. C'est au point que, s'il est fait dans la théorie plusieurs couples d'oppositions, actif / passif, voyeur / vu, etc., nulle opposition n'y est jamais promue comme fondamentale qui désignerait le couple mâle-femelle. »

Il précise cependant ceci dans « La signification du phallus » <sup>17</sup> :

---

<sup>13</sup> « Lacan, le féminisme et la différence des sexes », *Cités*, 2003/4 (n° 16).

<sup>14</sup> *Trois essais sur la théorie sexuelle*.

<sup>15</sup> L'œuvre entier de Lacan est traversé par la question, jusqu'à donner une importance constitutive au phallus symbolique comme le manque comme tel (Séminaires XIV à XX) – cf par exemple Pierre Bruno et al., « Phallus et fonction phallique chez Lacan », in *Psychanalyse*, 2007/3, n° 10 et 2008/1, n° 11.

<sup>16</sup> Texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006.

<sup>17</sup> *Écrits*, Paris, Seuil, 1966 (p 686).

« [Les] faits cliniques [...] démontrent une relation du sujet au phallus qui s'établit sans égard à la différence anatomique des sexes et qui est de ce fait d'une interprétation spécialement épineuse chez la femme et par rapport à la femme ».

L'on trouve par exemple enfin, dans l'article précédemment cité de Danièle Lévy sur la question :

« Le phallus n'appartient à personne, seul le Père idéal en disposait à l'époque où il était idéal. Pour nous, ce n'est pas un objet, c'est une fonction : chacun parle et agit *en fonction de* ce sommet inaccessible. La castration n'est donc plus une menace, ni une punition ; elle est toujours déjà réalisée, ne serait-ce que par le tissu de langage qui nous rend le réel invivable. »

Or, souligne-t-elle dans ce même article, c'est en renonçant à la toute-puissance mythique de la possession du phallus qu'une vie normalement désirante ou humaine est possible :

« C'est en renonçant à la jouissance et à la puissance mythiques que l'individu doué de parole devient un sujet capable de désirer. Le désir ne se structure pas en suivant la nature mais en termes symboliques, suivant ce que l'histoire du sujet vient à inscrire de marques de jouissance dans son corps ; il se remanie en suivant les lois du déplacement et de la combinatoire de la langue. »

C'est en se séparant de la toute-puissance originarie de la mère, ou de ce que la mère représente comme irréductible et indicible origine, que le petit d'homme – au sens générique du terme, donc que ce « petit » soit fille ou garçon – se structure au moment de l'Œdipe. On peut formuler, en renvoyant à la partie rédigée par Kojève du projet de Kojève et Lacan d'un texte qui se serait intitulé « Hegel et Freud », en disant que l'enfant advient à la conscience de soi donc au désir, en quittant l'évidence originarie cartésienne d'« être » exprimée par le *cogito*<sup>18</sup>. Voici ce qu'en dit Lacan dans « Les complexes familiaux », auquel il fait allusion dans l'une des cinq lettres qu'il envoya à Kojève du temps où il suivait son séminaire, celle datant du 20 novembre 1935<sup>19</sup> :

« Hegel formule que l'individu qui ne lutte pas pour être reconnu hors du groupe familial n'atteint jamais à la personnalité avant la mort. [...] La saturation du complexe fonde le sentiment maternel ; sa sublimation laisse des traces où on peut la reconnaître : c'est cette structure de l'imaginaire qui reste à la base des progrès mentaux qui l'ont remaniée. S'il fallait définir la forme la plus abstraite où on la retrouve, nous la caractériserions ainsi : une assimilation parfaite de la totalité à l'être. Sous cette formule d'aspect un peu philosophique, on reconnaîtra ces nostalgies de l'humanité : mirage métaphysique de l'harmonie universelle, abîme mystique de la fusion affective, utopie sociale d'une tutelle totalitaire, toutes sorties de la hantise du paradis perdu d'avant la naissance et de la plus obscure aspiration à la mort. »

Et l'on trouve également dans le Séminaire II<sup>20</sup> :

« Certes, la référence à un Être-Pensée semble exclure tout rapprochement d'une Nature muette, mais il n'y a pas de différence ontologiquement exploitable entre un Être non encore historique (dont la Pensée n'est donc

---

<sup>18</sup> Cf Kojève A., « Hegel et Freud : essai d'une confrontation interprétative », in *La Cause du Désir*, 2016/2, n° 93. Cf *supra*, note 6..

<sup>19</sup> De manière générale, l'article de Juan Pablo Lucchelli, *Le premier Lacan, cinq lettres inédites de Lacan à Kojève (Cliniques Méditerranéennes, janvier 2016)* est rigoureusement instructif des relations entre Lacan et Kojève. On y lit en particulier ceci : « Les cinq lettres inédites dont je fais état témoignent de l'existence d'un « premier Lacan » qui ne doit encore rien à la rencontre lévi-straussienne. Ce premier Lacan est surtout marqué par la rencontre d'Alexandre Kojève... Cette incidence ne saurait être passive : Lacan est à l'affût des outils théoriques afin de pouvoir rendre compte et de la folie et de la psychanalyse. C'est que Freud n'est alors déjà plus suffisant pour comprendre la découverte freudienne. ... Lacan était ... à la recherche d'expériences différentes de celle de la psychanalyse : sa fréquentation du groupe surréaliste des années trente, dont certains assistaient, comme lui, aux cours de Kojève, était l'ombre portée d'une ambition qui dépassait le cadre de la psychanalyse standard. »

<sup>20</sup> *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 275

pas dans la condition de pouvoir nier les données de l'existant, en demeurant non discursive) et ces planètes et ces étoiles (des *sphères*) qui ne parlent pas puisqu'elles n'ont pas de bouche »

Enfin, dans « Kojève, Lacan - Introduction au système du désir », Nicola Apicella observe ce qui suit :

« Si l'on considère que Lacan donne une place importante au sevrage, à l'ablactation en tant qu'interruption qualitative d'une continuité quantitative et biologique, et que la naissance est une naissance dans et par le langage, nous avons dans le paragraphe cité de l'Introduction à la lecture de Hegel les bases, si ce n'est du « stade du miroir », tout au moins d'un moment qui ne doit certainement rien à la biologie mais se prête bien plutôt à la mutation subjective, au sevrage imposé par l'arbitraire de la culture et au saut qualitatif bien différent du registre continuiste qui caractérise les sciences physiques. En fait, le premier lacanien fut Hegel, comme on peut le lire au début de la *Phénoménologie* : « Il en est ici comme dans le cas de l'enfant ; après une longue et silencieuse nutrition, la première respiration, dans un saut qualitatif, interrompt brusquement la continuité de la croissance seulement quantitativement, et c'est alors que l'enfant est né », *La Phénoménologie de l'esprit*, trad. J. Hypolitte, Paris, Aubier, p. 12. <sup>21</sup>

Et Apicella de poursuivre :

« Cette fissure du rapport intra-utérin entre le corps de la mère et l'enfant produit dans ce dernier un sentiment d'angoisse qui se lie étroitement à sa non-maîtrise sensori-motrice donc à son état de « corps morcelé » auquel il pourra suppléer par la suite grâce au dispositif mis en place par le stade du miroir. » p 10/11.

Le petit d'homme est irréductiblement mis « au monde » « entre » une origine qui se fait mythique si elle fut bien vécue, éprouvée comme symbiose avec un tout absolument suffisant d'un côté, et un désir de toute-puissance symbolisé par le phallus (du père), aussi « manquant » soit-il, qui représente l'autre « bord » absolu fantasmé. « Entre » ces deux extrêmes, va l'humain comme désir, dont la structuration de la dynamique se problématise de façon tout aussi infiniment variée qu'il y a d'aventures individuelles dans la formation de la personnalité <sup>22</sup>.

### Hypothèse 3

Dans un registre analogue du point de vue des « surprises » ou provocations auxquelles Lacan s'est adonné, il est évidemment crucial d'approcher son affirmation selon laquelle « il n'y a pas de rapport sexuel ». Cette affirmation renvoie à l'observation clinique que la cure en psychanalyse ne permet pas au sujet de dépasser son manque ou sa blessure constitutive, mais – « seulement » (ce qui, encore une fois si cela est vrai, est peut-être déjà beaucoup) – de mieux l'accepter et de vivre avec. Or, cette observation d'une incomplétude et parfois d'une insatisfaction existentielle structurelle de l'humain est chez Lacan inséparable de l'importance accordée à la symbolisation comme détachement de l'anatomie comme telle. Lisons sur ce point Lacan lui-même :

« Si j'ai dit qu'« il n'y a pas d'acte sexuel » c'est au sens où cet acte conjoiendrait, sous une forme de répartition simple, celle qu'évoque dans la technique – par exemple dans les techniques usuelles, dans celle du serrurier – l'appellation de « pièce mâle » ou de « pièce femelle ». Cette répartition simple constituant le pacte, inaugural, par où la subjectivité s'engendrerait comme telle : mâle ou femelle. [...] Ça ne situe absolument rien ni de l'homme ni de la femme. Tout au plus peut-on dire que ce sont deux termes opposés et qu'il est indispensable qu'il y en ait deux, mais ce qu'est chacun, ou aucun, est tout à fait exclu du fondement dans la parole. » <sup>23</sup>

---

<sup>21</sup> *La Cause du Désir*, 2016/2 (n° 93), p 161-173.

<sup>22</sup> Voir sur ceci, l'enjeu de la relation entre conscience (à la limite, divine) et conscience de soi (ou manque, c'est-à-dire désir) chez Kojève, in « Hegel et Freud, essai d'une confrontation interprétative » op. cit..

<sup>23</sup> Le Séminaire, XIV, « La logique du fantasme », leçon du 10 mai 1967, inédit.

L'on se tient sur le plan décisif, si ce n'est exclusif, du langage lorsqu'il s'agit d'affirmer l'incomplétude radicale du vécu humain, ou l'impossibilité constitutive d'une satisfaction totale dans la vie d'ici-bas <sup>24</sup>.

\*

Ainsi, trois observations majeures sont à retenir, au sujet de la pensée de Lacan sur le fond de l'enseignement qu'il aura retiré de la fréquentation de Kojève :

1) La centralité du *phallus* comme symbole déterminant pour la vie psychique humaine tous sexes confondus, 2) le rôle fondamental si ce n'est exclusif du *langage* comme capacité de symbolisation au détriment de la prise en compte de l'anatomie comme étant potentiellement déterminante à partir d'elle-même, et par conséquent la dénégation délibérée de ce que pourrait être le ventre féminin comme l'un des signifiants moteurs possibles de l'économie inconsciente féminine et masculine <sup>25</sup>. 3) Enfin, la présupposition de *l'impossibilité d'une satisfaction* absolue ici-bas pour les humains, ou d'une jouissance qui ne soit pas pathologique. Ceci s'exprimant en particulier au travers de la formulation selon laquelle « Il n'y a pas de rapport sexuel » <sup>26</sup>.

Approcher la pensée de Lacan en la nuancant eu égard à l'anthropologie spécifiquement virile de Kojève est d'autant plus nécessaire, que la manière dont Lacan parlera sur le tard, au Séminaire XX, du féminin en renvoyant à « pas toute », peut être traduite en termes kojévien en disant que *si négativité il y a, et donc insaisissabilité de l'humain en regard de tout « donné » quel qu'il soit, elle tient d'abord et avant tout du féminin*. On peut exprimer cela de manière exemplaire, en renvoyant à la tension entre féminité et loi ou norme : la nor(mâle)ité tient du mâle ou du masculin, quand l'infraction structurelle potentielle propre à l'humain à toute règle tiendrait du féminin <sup>27</sup>. La règle représentant le donné structurant le réel humain stabilité en et comme « ordre », le féminin manifesterait et « réaliserait » par impossible la négativité propre à tout dés-ordre toujours structurellement possible. Nous voilà de retour à la *Phénoménologie de l'esprit*, avec comme horizon interprétatif la tension entre Antigone (le féminin) et Créon (la loi), mais avec la nuance décisive *que si ceci fait sens, alors,*

---

<sup>24</sup> A notre connaissance, Lacan ne parle pas d'une vie au-delà de la vie d'ici-bas ni n'y croit.

<sup>25</sup> L'on trouve par exemple le commentaire suivant de l'affirmation lacanienne, dans « D'une féminité pas toute » de Claude-Noël Pickmann (in *La clinique lacanienne*, 2001/6, n° 11) : « La formule « La femme n'existe pas » rend compte de ce qu'il n'y a pas de signifiant du sexe féminin qui réponde, dans l'inconscient, au signifiant phallique. Cela ne veut pas dire que le sexe féminin n'a pas de réalité anatomique pour les petites filles – on sait bien combien précocement cette réalité peut être découverte et explorée – mais que, pour l'inconscient, le sexe féminin n'existe pas au sens où il ne peut pas « être élevé au statut de signifiant » comme l'est le phallus. Il est forclus de la structure. » (Claude-Noël Pickmann renvoie à « L'étourdit », p. 21, et *Autres Écrits*, p 465).

<sup>26</sup> Si cette affirmation de Lacan veut dire qu'il y a une incomplétude structurelle propre à la vie de l'homme génériquement entendu, on peut la lire dans l'horizon de la notion de « tension » chez Leo Strauss, interlocuteur privilégié de Kojève. Le meilleur moyen d'approcher cette notion chez Strauss est de se référer au procès de Socrate : ce procès met en lumière l'irréductible incompatibilité entre la recherche de la vérité (Socrate) et la vie politique (Athènes). C'est une « tension » entre la cité et l'homme qui se manifeste ici, tension à la fois universelle et éternelle (c'est-à-dire irréductible). Cette notion de « tension » est le fond à partir de quoi Strauss s'oppose à Kojève dans *De la tyrannie* qu'ils ont publié ensemble à l'initiative de Kojève (voir sous Strauss L., *De la tyrannie*, Gallimard, 1990). On peut dire que la « tension » entre « Socrate » ou l'homme et la cité ou « Athènes » est à Leo Strauss ce que sont à Lacan le « fait » qu'« il n'y a pas de rapport sexuel », la tension entre savoir et jouissance, ou encore entre la loi et son infraction.

<sup>27</sup> Pour l'usage discursif clinique pour lutter contre la souffrance au travail, de cette terminologie, cf en particulier Filhol A., « La psychanalyse, recours face aux pathologies de la norme-mâle au travail ? Extension au malaise en entreprise et envers du discours RSE » in *Revue Psychanalyse et Management*, n° 10/2017. Voir du même auteur le très remarquable *Che Vuoi, Monsieur Management ? Le discours managérial sur le divan, questionné par le discours analytique*, communication présentée lors de la journée de recherche IPM du 4 juin 2021.

contrairement à ce qu'affirme Kojève, la négativité tient spécifiquement du féminin et non du masculin, hypothèse que nous avons présentée dans *La sagesse et le féminin* (p 278 et s.)<sup>28</sup>.

Mais, malgré les nuances qu'il faut impérativement apporter par conséquent au renvoi du phallus au pénis, et donc à l'organe sexuel spécifiquement *viril*, il est indéniable que l'économie générale de la pensée de Lacan – et d'une partie largement dominante de la psychanalyse – est structurée autour du phallus, aussi symbolique soit-il d'une part, et aussi manquant tant pour les hommes de sexe mâle que pour les femmes d'autre part. La formule est célèbre selon laquelle tout le monde manque du phallus, la différence entre hommes (mâles) et femmes revenant au fait que les premiers croient l'avoir quand les deuxièmes croient en manquer<sup>29</sup>.

Le point culminant d'étonnement où l'on peut être lorsque l'on approche la psychanalyse particulièrement en sa version lacanienne, et en s'adossant à ce que Kojève appelle « la foi terre à terre qu'on appelle le bon sens »<sup>30</sup>, est l'affirmation selon laquelle une femme fière d'être enceinte et fière de le montrer, représente un symbole phallique. Il est indispensable de s'interroger sur une symbolique spécifiquement féminine structurée à partir de l'exclusivité *propre aux femmes* – donc dans une certaine mesure au féminin, aussi symbolique soit-il -, de porter les petits d'homme (au sens générique du terme)<sup>31</sup>. Il est à craindre que, tant que cela ne sera pas fait, quelle que soit la subtilité des analyses de la psychanalyse telle qu'elle se dit actuellement, il restera impossible de comprendre de manière ajustée les dynamiques propres du féminin et du masculin, tous les excès étant permis en direction de la présupposition d'une plasticité infinie des corps sur tous les plans, dont les plans anatomique et médical<sup>32</sup>.

L'on peut formuler cet étonnement d'une autre manière, en s'adossant à une autre pensée – à la fois « philosophique » s'il est possible d'utiliser ce terme, et clinique – que sont la pensée (et la clinique) taoïstes<sup>33</sup>. Contentons-nous d'en dire ceci :

- ✓ Jusqu'à nouvel ordre biotechnologique, tout humain est le fruit d'une rencontre entre féminin et masculin, entendus du point de vue des sciences occidentales modernes comme gamètes

---

<sup>28</sup> L'Harmattan, 2005. Sur ce point, voir par exemple Lucchelli, sur le « néant » comme jouant le rôle de « trouer » l'être, ou de représenter un « trou » dans l'être, que l'on peut évidemment entendre psychanalytiquement comme un renvoi symbolique au sexe féminin (J.-P. Lucchelli, op. cit., intervention au colloque Kojève Europe 2018, cf *supra* n. 4). Kojève symbolise l'avènement du fait de l'humanisation du négatif dans l'être en renvoyant à l'image de l'être comme un anneau présentant en son centre un vide – cf *Introduction à la lecture de Hegel*. Soulignons que pour le taoïsme, toute « loi » tient de la logique « métallique » ou « coupante », dont la dynamique est celle du masculin certes, mais du masculin « *du féminin* » ou *yang de yin*, tandis que le désir en tant qu'élan *structurellement* désordonné et transgressif, « dés-ordonnant » tient, comme chez Lacan si l'on peut dire, du féminin (bien que du féminin *du masculin*, ou *yin de yang*). Pour ces dernières précisions, cf Eyssalet J.-M., *Les cinq chemins du clair et de l'obscur*, Trédaniel, 1988 ; cf également *infra* sur les quatre moments du cycle énergétique au sens taoïste du terme que représentent le féminin du masculin, le masculin du masculin, le masculin du féminin, et le féminin du féminin.

<sup>29</sup> Cf Lacan J., Séminaire VIII, *Le Transfert* (Seuil, 1991, p 274) ; cf Kristeva J., « Féminin masculin : De l'étrangeté du phallus, ou le féminin entre illusion et désillusion ».

<sup>30</sup> Préface à l'œuvre de Georges Bataille, *L'Arc*, n° 44, mai 1971.

<sup>31</sup> Une exception est l'article de Mariette Mignet, « Une fonction à l'œuvre, la fonction utérine », in *Revue de Psychologie Analytique*, 2014/1, n° 3.

<sup>32</sup> Qu'il soit indispensable de favoriser autant que l'on peut l'égalité de droits de tous les sexes dont ce que l'on appelle désormais les « non binaires » est une chose, mais ou et que l'on présuppose que le corps tel que les humains le reçoivent à la fois ne leur est « de rien », et est infiniment malléable en fonction d'une « volonté » dont on ne sait où elle se situerait ou où elle s'ancrerait en est une autre. Or, la présupposition d'une infinie plasticité telle qu'elle est fantasmée aujourd'hui est inséparable de la présupposition que les technologies vont être voire sont déjà à l'origine d'un bien ultime de l'humanité. Une telle présupposition est tout sauf évidente. Elle requiert un examen propre des plus attentifs.

<sup>33</sup> Cf *supra*, note 28.

mâles et femelles. Tout humain recèle donc en soi, quelle que soit son anatomie ou son sexe biologique, *et féminin et masculin* <sup>34</sup>.

- ✓ Le féminin (*yin*) et le masculin (*yang*) sont inséparables l'un de l'autre, celui-ci renvoyant à toute montée d'énergie, et celui-là à toute descente d'énergie et à toute « prise de forme » (on peut intuitivement approcher ce deuxième point en soulignant par exemple d'un point de vue thermodynamique, que la baisse d'activation énergétique s'exprime à la fois par le refroidissement des corps et la fixation des structures et des formes).
- ✓ Le féminin et le masculin ne s'approchent de manière ajustée qu'à souligner qu'il y a un moment féminin du masculin (*yin de yang*), comme il y a un moment masculin du féminin (*yang de yin*).

Il n'est pas utile ici de rentrer dans le détail du sens de cette observation. Ce qui compte est qu'en contrepoint du *yin du yang* et du *yang du yin*, féminin et masculin passent chacun par un moment d'accomplissement ou d'acmé – ce sont le féminin *du féminin*, ou *yin du yin*, et le masculin *du masculin*, ou *yang du yang*.

- ✓ Or, là s'annonce, en contrepoint de ce qu'avance la psychanalyse lacanienne, l'enjeu décisif : les moments yang du yang et yin du yin renvoient chacun à des états tout aussi irréductibles à quelque parole « fixée » que ce soit (en particulier dans des langues autres que la langue chinoise idéogrammatique), donc ils sont tout aussi indicibles ou ineffables l'un que l'autre. Autrement dit, le masculin à son acmé comme le féminin à son acmé représentent deux pôles de la dynamique de la vie humaine à la fois constitutifs, irréductibles, et, en leur pleine expression, comme tels ineffables ou indicibles en leur contenu, non susceptibles d'« analyse » ou de prédication logique au sens aristotélicien du terme. Ils tiennent d'un *vécu* que l'on ne peut approcher à tout le moins que par métaphore. Si le langage a un sens – et encore, dans la langue chinoise et non occidentale comme l'est le français -, cela n'est le cas que pour le féminin du masculin ou le masculin du féminin. Le masculin du masculin comme le féminin du féminin se *vivent*. A strictement parler, ils ne se disent pas.
- ✓ On peut raisonnablement faire l'hypothèse que la matrice originelle féminine dont il est reconnu en Occident que l'enfant se sépare en naissant, et que cela implique un premier sevrage décisif <sup>35</sup> tient précisément si ce n'est *par excellence* du « féminin du féminin » ou *yin de yin*. Et que ce qui de l'autre côté à la fois réalise, représente et symbolise le pôle contraire est le « phallus » symbolique, ou masculin du masculin, *yang de yang*.

Si ce qui précède fait sens, plusieurs conséquences doivent en être tirées qui méritent un examen approfondi pour approcher de manière *ajustée* féminin et masculin, chacun à sa juste place :

- ✓ On ne peut pas, pour approcher le féminin, faire l'économie d'une réflexion sur la matrice maternelle comme telle, qu'on considère alors *l'organe* et le processus biologique de la formation effective d'enfant dans le ventre maternel, ou qu'on approche la matrice comme symbole ou source de signification <sup>36</sup>.

---

<sup>34</sup> Je ne m'arrête pas ici aux exceptions que représentent les cas d'hermaphroditisme ou autres. Ils sont évidemment à prendre en compte pour une approche complète de la question, mais sont compréhensibles sur la base de ce que je présente ici.

<sup>35</sup> Cf *supra* sur l'ablation.

<sup>36</sup> Cf *supra*, l'affirmation de Lacan selon laquelle le sexe féminin n'est en rien « signifiant » de quoi que ce soit (note 25). Il est décidément surprenant que la littérature psychanalytique soit si peu disert en réflexions sur la question malgré les travaux de psychanalystes comme Françoise Dolto, Winnicott, Luce Irigaray, G. C. Spivak avec la notion « d'envie du ventre » (in *Le monde comme littérature*, traduction française Françoise Bouillot, Payot, 2009), etc. Le seul article dédié à l'utérus comme lieu et symbole méritant analyse que nous ayons identifié est celui de Mariette Mignet, auquel nous venons de renvoyer. On peut souligner que Mignet s'inspire principalement de Jung, ce qui peut représenter le signe de certaines des raisons de l'absence d'attention portée à la gestation comme telle dans l'horizon de la psychanalyse freudienne et lacanienne. Sur une manière taoïste de l'approcher, cf évidemment le *Dao De Jing*, et la traduction, que J.-M. Eyssalet propose de la mention au

- ✓ L'hypothèse selon laquelle le féminin tient entre autres de la certitude de la petite fille *d'être la possibilité même de refaire ce que sa mère a fait*, c'est-à-dire, qu'elle le fasse ou non réellement, *d'être* (et non pas seulement *d'avoir*) la possibilité de porter un enfant et lui donner naissance, n'a à notre connaissance jamais été sérieusement testée ailleurs qu'en philosophie <sup>37</sup>. Or, une telle hypothèse qui présente un faible risque d'erreur représente un contrepoint décisif à la dominante si ce n'est exclusive théorie du « manque du pénis », aussi symbolique devienne ce manque comme manque du phallus chez Lacan.
- ✓ Le langage certes joue un rôle décisif pour ce qui est de l'humanisation des humains, mais il n'épuise pas le réel, ce que l'on pourrait parfois croire dans certains passages de l'œuvre de Lacan. En renvoyant à ce que Merleau-Ponty appelle la « chair » du monde, qu'il approche en demandant « comment il se fait qu'il y ait de l'en soi pour nous ? » <sup>38</sup>, et en se penchant sur ce que l'on peut appeler le « corps vécu », l'on peut rappeler l'expression de sa réserve lors du 6<sup>e</sup> colloque de Bonneval en 1960, à voir chez Lacan la « catégorie du langage prendre toute la place » <sup>39</sup>.
- ✓ Enfin, aussi « inanalysables » soient-ils, le « féminin du féminin » et le « masculin du masculin » sont tout de même à la fois abordables, et représentent d'irréductibles pôles de toute vie humaine, non seulement des « possibles ». En particulier, ne serait-ce que parce que nous en venons jusqu'à nouvel ordre toutes et tous, ils consistent par excellence en la *nécessité* de la vie intra-utérine d'un côté (féminin du féminin, ou condition de possibilité de la vie même), et en la possibilité insigne pour l'homme – évidemment toujours génériquement entendu – d'un accomplissement entier non affecté de manque ou d'absence, d'une satisfaction absolue (i.e. d'une jouissance non pathologique) ici-bas (possibilité de toute rencontre donc de tout sens, masculin du masculin).  
Autrement dit, il n'y a pas *nécessairement d'irréductible béance* qui serait propre à la vie humaine selon l'approche taoïste de l'homme (entendu génériquement) dans le monde où l'on vit. Il y a en particulier possibilité insigne de « rapport sexuel », aussi indicible soit éventuellement ce rapport en son *vécu* <sup>40</sup>.
- ✓ Sur le fond de ce qui précède, l'approche du féminin au Séminaire XX au travers du « pas toute » peut être entendue comme l'approche d'un ineffable « féminin du féminin », qui aux yeux du taoïsme, se tient bien en effet au-delà de toute loi ou de toute détermination d'ordre « diurne », puisqu'il est le contact avec l'impersonnelle et informe « toile de fond » d'où tout vient, nuit sur le fond de laquelle tout jour se tient et à quoi il retourne <sup>41</sup>. Il y a bien en ce sens un aspect insaisissable du féminin, en contrepoint d'un masculin qui, s'il

---

ch. 2 : « Dans l'obscur, faire plus profond encore l'obscur » ainsi que l'interprétation qu'il en fait (cf Eyssalet J.-M., *op. cit. supra*).

<sup>37</sup> Cf notre récente *Phénoménologie des sexualités, La modernité et la question du sens* (L'Harmattan 2021), et la présentation en abrégé des mêmes enjeux in *Sexualité et mondialisation* (L'Harmattan, 2010).

<sup>38</sup> En particulier in *Le visible et l'invisible*. Pour Merleau-Ponty, le langage ne précède pas le réel si l'on peut s'exprimer ainsi. C'est bien plutôt la perception qui est le « lieu natal de la parole » (cf *Parcours 2*, cité par Ph. Cabestan in « L'inconscient est structuré comme un langage, Eléments pour une réception phénoménologique de la conception lacanienne du primat du signifiant », in *Alter, Revue de phénoménologie*, 2011/19).

<sup>39</sup> Cité par Elisabeth Roudinesco dans *Histoire de la psychanalyse en France 2* (Fayard, 2001), p 319. Cf également Ph. Cabestan, « L'inconscient est structuré comme un langage » cité *supra*.

<sup>40</sup> « Midi », l'accomplissement du jour, représente l'accomplissement du masculin du masculin ou de *yang de yang*. Et parce qu'il en représente précisément l'acmé ou l'accomplissement, il en représente tout aussitôt la fin, le passage vers son autre, ou à *yang de yin*. La nuit commence à midi, de la même façon que le jour, d'abord yin de yang, commence réciproquement à minuit.

<sup>41</sup> Cf Eyssalet, *op. cit.*. Il est utile de souligner que l'ouvrage du docteur J.-M. Eyssalet ici évoqué n'est que le tout premier d'une analyse approfondie en plusieurs livres de la clinique taoïste. L'on ne peut qu'en recommander la consultation.

ne se laisse pas « saisir », n'en est pas moins le possible par excellence d'une plénitude entière *hic et nunc*.



## Dernières remarques sur Alexandre Kojève

Les aspects de la pensée de Lacan que nous avons considérés sont adossés à ce que l'on peut appeler le « premier » Kojève, celui de l'*Introduction à la lecture de Hegel*, et qui est aussi, pour ce qui nous a ici occupés, celui de l'*Esquisse d'une phénoménologie du Droit*.

Il y a cependant, dans les inédits de Kojève (donc du temps de la vie de Lacan, qui meurt en 1981, soit treize ans après Kojève), des aspects de l'anthropologie kojévienne qui nuancent significativement l'unilatérale attention accordée au « viril » par l'entremise de la lutte à mort pour la reconnaissance.

Avant d'en présenter certains enjeux, soulignons que Kojève publie en 1956, une courte recension des deux premiers livres de Françoise Sagan (*Bonjour tristesse* et *Un certain sourire*), dont l'idée principale est que l'accomplissement de la « fin de l'Histoire » doit se lire comme le dépassement définitif des relations archaïques de domination des femmes par les hommes (mâles)<sup>42</sup>. Voici comment Kojève présente la thèse de sa recension :

« Pour le dire tout de suite, c'est d'un monde qui est nouveau parce que complètement et définitivement privé d'hommes (au sens de Malraux—Montherlant—Hemingway, pour ne citer que ces trois classiques, en laissant en paix Homère et les autres) qu'il s'agit. »

Plus loin :

« Mais on ne voit vraiment pas pourquoi les jeunes écrivaines d'aujourd'hui ne parleraient pas tout aussi bien, et avec autant d'égards fraternels des pyjamas des ex-virils partenaires des amours à allure masculine des héroïnes de leurs romans. »

Et enfin :

« Que tout ceci soit profondément humiliant pour ceux d'entre nous que le hasard mendélien a fait naître avec le corps d'un homme, nul parmi eux (à moins d'avoir complètement oublié le sens non sexuel du nom générique qu'il porte) ne pourrait honnêtement le nier. Bien que, dans ce cas, c'est non pas pour nier et s'opposer, mais pour se conformer et admettre qu'il faudrait un courage certain. Mais de là à s'en indigner, comme d'aucuns prétendent pouvoir encore le faire. »

La fin de la Fin de l'Histoire ou son accomplissement consiste en le dépassement des « catégories » ou de genres peut-on dire, d'homme et de femme au sens d'abord anatomique du terme, et adossées qu'elles sont, même si elles ne s'y superposent pas, aux catégories du Maître et de l'Esclave<sup>43</sup>. Et l'*humanité* des hommes de sexe mâle consiste précisément à « se conformer et admettre » le

---

<sup>42</sup> *Critique*, août-septembre 1956, p 704-708.

<sup>43</sup> Nous avons vu que dans l'*Esquisse d'une phénoménologie du Droit*, Kojève écrit que l'humanisation commence par celle du « mari », « déjà humanisé en dehors de la Famille et indépendamment de ses interactions avec sa femme ». Et il précise plus loin : « Cette humanisation de la femme est médiatisée par l'homme (son mari), tout comme l'humanisation de l'Esclave (par le Travail), est médiatisée par le Maître (et la Lutte). D'où une certaine analogie entre la Femme et l'Esclave. Mais le fait de ne pas avoir lutté est autre chose que le fait d'avoir abandonné la Lutte (par crainte de la mort). D'où une différence essentielle entre la Femme et l'Esclave. Mais je ne peux pas insister ici sur ce point. » (EPD, note 1 p 491). Grand ami d'Alexandre Kojève, le Père Fessard ajoute dans son *Mystère de la Société (Recherches sur le sens de l'histoire, Culture et vérité, 1997)*, aux dialectiques Maître / Esclave et Homme / Femme, celle du Païen et du Juif, laquelle dialectique s'adosse différemment de la façon dont Leo Strauss la conçoit, à ce que ce dernier appelle la « tension » entre « Athènes » et « Jérusalem » (tension qui, comme on l'a vu, revient, à un autre niveau, à la tension entre la cité et l'homme). Comme indiqué plus haut, Strauss estime cette tension indépassable (donc *non* « dialectique » au sens hégélien du terme). La *Phénoménologie des sexualités* que nous avons élaborée (op. cit.) thématise prioritairement les deux « tensions » Homme / Femme et Païen / Juif. Nous avons approché la « tension » Homme / Femme sur le fond de la dialectique Maître / Esclave dans notre examen du dialogue entre Alexandre Kojève et Leo Strauss in *La sagesse et le féminin* (op. cit.), p 288 et s..

phénomène, tout en reconnaissant que cela est « profondément humiliant » par une virilité archaïquement dominante <sup>44</sup>.

Or, Lacan connaît bien cette recension de Kojève, qu'il recommande à ses auditeurs à la fin de la vingt-quatrième et dernière séance du séminaire consacré à la Relation d'Objet, le 3 juillet 1957 <sup>45</sup>. Plus de vingt ans après avoir suivi le séminaire d'Alexandre Kojève, Lacan continue de le lire, et d'apprendre en quoi et comment la pensée de Kojève évolue, en particulier en ce qui concerne l'anthropologie, et en particulier les relations entre les sexes. Supposer que de telles lectures contribuèrent à des questionnements en direction du « pas toute » tiendrait bien évidemment de la conjecture. On ne peut cependant pas en exclure la possibilité.

Comment évolue par ailleurs la pensée de Kojève au sujet de la lutte anthropogène, du langage et de la finitude ?

\*

### Finitude et sagesse

Le premier point à souligner, qu'Alexandre Kojève n'abandonnera jamais bien au contraire, est que, loin de borner la possibilité d'une satisfaction totale de l'Homme ici-bas, la reconnaissance de la finitude est l'adossement nodal de la possibilité de ce que Kojève appelle (en contrepoint des sagesse silencieuses d'Extrême Orient) la « sagesse discursive », sagesse source d'une Satisfaction pleine et entière ici-bas.

La notion de « sagesse discursive » renvoie à la possibilité de « dire tout ce qu'on peut dire sans se contredire » essentielle dans et pour la pensée de Kojève <sup>46</sup>. Dans sa « Préface à l'œuvre de Georges Bataille », Kojève dit en particulier ceci :

« Quoi qu'il en soit, les pages qui vont suivre (l'œuvre de Bataille, *nda*) se situent au-delà du discours circulaire hégélien.

Reste à savoir si elles contiennent un *discours* (qui aurait, dans ce cas, la valeur d'une réfutation), ou si l'on y trouve une forme verbale du Silence Contemplatif. Or, s'il n'y a qu'une seule façon possible de *dire* la Vérité, il y a des façons innombrables de la (se) taire. » <sup>47</sup>

Dans la seule interview qu'il accorda jamais par ailleurs, Kojève dit ceci sur les relations entre pensée extrême-orientale et occidentale telles qu'il les fréquenta :

« J'ai perdu du temps, parce que j'ai appris le sanskrit, le tibétain, le chinois. Le bouddhisme m'intéresse à cause de son radicalisme. C'est la seule religion athée, mais en grattant davantage, j'ai compris que je faisais fausse route. J'ai compris qu'i s'était passé quelque chose en Grèce, il y a vingt-quatre siècles, et que là était la source et la clef de tout. C'est là-bas qu'a été prononcé le début de la phrase. » <sup>48</sup>

---

<sup>44</sup> L'expression la plus explicite du caractère archaïquement dominant de la relation des Hommes (mâles) aux Femmes, et de son évolution en direction de l'égalisation des sexes se trouve, outre une évocation ultérieure du viol dans le texte, dans la phrase suivante : « Pendant des millénaires, les hommes « prenaient » les filles. Puis la mode vint, pour celles-ci, de se "donner". Mais est-ce la faute aux filles si, dans un monde nouveau, sans héroïsme mâle, elles ne peuvent plus être ni "données" ni "prises", mais doivent bon gré mal gré se contenir de se laisser faire ? »

<sup>45</sup> *Le Bulletin Freudien*, n° 1 Octobre 1984, « La bibliothèque de Jacques Lacan ».

<sup>46</sup> Cf à titre indicatif la formulation de Kojève in *Le Concept, le Temps et le Discours* (Gallimard, 1990), p 36 : « ... aucune des deux interprétations (sociologique ou psychologique *nda*) ne peut faire voir si l'individu en question a ou n'a pas dit *tout* ce que l'on peut dire, sans se contredire, en parlant aussi de ce que l'on *dit* soi-même en le disant. »

<sup>47</sup> Op. cit. *L'Arc*, n° 44, mai 1971.

<sup>48</sup> Interview, *La Quinzaine Littéraire*, n° 53 (1968).

« La phrase » dont il s'agit est chez Kojève celle qui dit la vérité, qui dit « tout ce qu'on peut dire sans se contredire », et en particulier en parlant du fait en quoi consiste la possibilité même de tout discours quel qu'il soit. Or, cette « phrase » est désormais dite, et l'Histoire qui à la fois la rend possible et dont celle-là permet la compréhension est achevée. C'est ce que dira encore Kojève à Gilles Lapouge de la façon suivante :

«... depuis Hegel et Napoléon, on n'a plus rien dit, on ne peut plus rien dire de nouveau. Quelque chose a pris naissance en Grèce, et le dernier mot a été dit. Trois hommes l'ont compris au même moment : Hegel, Sade et Brummel. Oui, oui, Brummel a compris qu'après Napoléon, on ne pouvait plus être soldat ». (idem) <sup>49</sup>.

l'Histoire est finie, et que cela est écrit dans la *Mise à jour du Système du savoir* hégélien, lequel Système du savoir ou discours « uni-total » est déjà présent dans et comme l'œuvre de Hegel. Or, qui comprend voire est capable de « mettre à jour » un tel discours ou *le Discours*, atteint à la sagesse – discursive et non silencieuse, cela va de soi, donc vérifiable. Cela entraîne évidemment la Satisfaction de qui advient ainsi à la sagesse. Kojève présente dès *l'Introduction à la lecture de Hegel* cet avènement de la manière suivante:

« Tant que durent le Temps, l'Histoire et l'Homme, l'Être-révéle est conçu comme un Esprit *transcendant* ou divin. Et la suppression de la *transcendance* de l'Esprit (qui entraîne la suppression de la Théo-logie) marque la *fin* du Temps, de l'Histoire et de l'Homme. Mais c'est seulement à la fin *du* Temps que se révèle la Réalité, qu'apparaît en d'autres termes la Vérité. Car, en réalité ou en vérité, l'Esprit-Eternité est le *résultat* du Temps et de l'Histoire : il est *l'Homme* mort, et non un Dieu ressuscité. Et c'est pourquoi la *réalité* de l'Esprit éternel (ou absolu) est non pas un Dieu transcendant vivant dans le Ciel, mais un Livre écrit par un homme vivant dans le Monde naturel. » <sup>50</sup>

Que l'on puisse, en tenant en particulier compte du caractère fragmentaire de l'œuvre de Kojève – donc de la « Mise à jour du Système du savoir » -, estimer que le projet d'un tel Discours est *per se* démesuré et absurde, et que loin de témoigner d'une absolue sagesse, il témoigne de la folie de son auteur, est évidemment parfaitement possible. L'on pourrait même dire qu'une telle ambition témoigne de la folie de croire enfin accéder au phallus symbolique, ce qui aux yeux de Lacan même tient précisément de la « folie ». Une telle potentielle réserve à l'égard de l'effort continûment fait par Kojève ne se tient pas sur le plan du Discours, et donc n'en affecte pas le sens au sens de Kojève même <sup>51</sup>. Toujours est-il donc que Kojève affirme, contrairement à un Lacan, qu'une forme de sérénité absolue est possible pour l'Homme. Cette sérénité s'adosse à l'acceptation pleine et entière de la finitude même de l'Homme, qui s'exprime au travers de l'éradication définitive de tout théisme dans le Discours Uni-total du Savoir absolu <sup>52</sup>.

### L'anthropogenèse revisitée : le Discours et ses autres

---

<sup>49</sup> Que l'on ne puisse plus, après Napoléon, « être soldat » au sens fort – c'est-à-dire Maître au sens de Kojève -, veut dire que la fin de l'Histoire est advenue, qui revient au dépassement du Maître et de l'Esclave par le Citoyen que thématise l'ensemble de *l'Esquisse d'une phénoménologie du Droit*, et que la recension au sujet des deux premiers livres de Françoise Sagan étend aux relations entre les sexes. Notons que cela ne veut cependant pas dire que l'on ne mourra plus violemment dans le monde post-historique. Sur ce point, Kojève dit encore ceci à Gilles Lapouge, qui s'inscrit dans l'horizon des notes célèbres sur l'humanité post-historique dans la réédition de *l'Introduction à la lecture de Hegel* : « Pourquoi ceci à propos de la fin de l'Histoire ? Parce que le snobisme est la négativité gratuite. Dans le monde de l'Histoire, l'Histoire se charge elle-même de produire la négativité qui est essentielle à l'humain. Si l'Histoire ne parle plus, alors, on fabrique soi-même la négativité. N'oubliez pas que ça va très loin le snobisme. On meurt par snobisme, ce sont les kamikazes. »

<sup>50</sup> p 395.

<sup>51</sup> Cf sa mention de la psychanalyse dans sa Préface in *Le Concept, le Temps et le Discours*, p 36.

<sup>52</sup> Le savoir absolu, peut-on objecter à Kojève, est cependant comme on vient de le voir, inséparable de « la fin de l'Homme ». Fin dont l'œuvre de Georges Bataille est une illustration exceptionnelle de la « durée » éminemment paradoxale.

Il convient maintenant de préciser ceci.

Le silence sous toutes ses formes fait partie du tout. Aussi discursive soit la sagesse, elle doit tout autant parler de la possibilité de parler – et en particulier de dire tout ce qu'on peut dire sans se contredire –, que des « autres » du discours, ou du silence sous toutes ses formes. La sagesse doit en particulier parler des formes de discours qui n'ont pas vocation à dire la Vérité comme telle, mais plutôt à participer de la vie tout court. C'est là le discours « Pratique » ou « élémentaire », en sa différence d'avec le discours ou tous les discours « théoriques » qui se donnent pour but « tout court » de dire la vérité.

Or, parmi les inédits de Kojève se trouve la présentation d'un tel Discours « pratique » ou « Élémentaire » en deux versions différentes. Dans la deuxième version de ce texte, l'on trouve en particulier ceci :

« La première actualisation du Discours proprement dit, c'est-à-dire émis et compris consciemment et volontairement en tant que Discours, est le Discours élémentaire ou pratique s'actualisant (dans une situation donnée) dans le mode thétique de la Prière. »<sup>53</sup>

Le premier discours « pratique » ou « élémentaire », à l'origine de *tout* discours possible donc futur, est la Prière. Pour le dire autrement, et c'est ce que Kojève avance dès *L'athéisme*, le premier discours humain est théiste :

« Quoique nous ne sachions rien sur le « premier » théiste, n'est-il pas naturel de supposer que Dieu s'est ouvert à lui pour la première fois au moment d'un danger mortel, que la « première » prière fut le cri d'une terreur mortelle adressé à Dieu ? Il est clair et évident que Dieu n'est pas une « projection » du désir de l'homme (Feuerbach, Schopenhauer), que le théisme n'est pas une invention ou une construction consécutive à la peur – si Dieu ne s'était pas ouvert au « premier » théiste au moment du danger mortel, alors le cri de celui-ci serait resté un cri et n'aurait pas été la « première » prière. »<sup>54</sup>

Or, dans le *Discours élémentaire* écrit quelques vingt ans après *L'athéisme*, Kojève dit que la première Prière est sans doute le fait d'une femelle - devenant de ce fait Femme - voulant s'interposer entre deux mâles luttant pour la reconnaissance (devenant de ce fait Hommes). La « compagne » de celui qui est en passe de renoncer au prestige au profit de la vie – le futur Esclave – aurait poussé le premier « cri » justement dit « inchoatif » par Dominique Pirotte<sup>55</sup>, pour implorer la grâce du futur Maître capable de mourir pour la reconnaissance. Autrement dit, le langage – qui ne tient dès lors plus du seul « code » et devient le moyen « miraculeux » de *symbolisation* par quoi passe l'Entendement – est là réputé originairement le fait d'une Femme et non d'un Homme. Le langage naît donc d'une Femme, comme Prière et donc comme position *théiste*. Or, si on lit bien Kojève, l'on voit que le théisme déborde l'Histoire (entendue au sens strict, cf ci-dessous) avant et après elle. Ce n'est en effet pas parce que les « sages » savent que la sagesse discursive implique un athéisme radical – c'est-à-dire l'invalidation définitive du théisme sur le plan *théorique* ou de la connaissance –, que le théisme devient *en pratique* impossible, éventuellement au contraire<sup>56</sup>. C'est sur le fond de cette dernière observation

---

<sup>53</sup> *Discours élémentaire (Prière, Ordre, Commandement, deuxième version)*, p 513.

<sup>54</sup> *L'athéisme*, p 186 (Gallimard, 1998).

<sup>55</sup> *Alexandre Kojève, Un système anthropologique*, PUF, 2005.

<sup>56</sup> Nous renvoyons ici aux effets déléatoires sur le plan existentiel du savoir que l'Histoire est finie. Sur ce point, voir par exemple la discussion de la question par Philippe Sabot in *Le Portique* (29/2012), « Bataille entre Kojève et Queneau : le désir et l'histoire ». Qu'il ait tort ou raison sur le fond, on peut dans un horizon straussien s'interroger sur la pertinence de la part de Kojève d'avoir entre autre laissé publier son *Introduction à la lecture de Hegel*, ou la proposition selon laquelle l'Histoire est bel et bien finie. Cf à ce propos notre discussion à venir sur le sujet à partir de l'œuvre de Bataille à l'occasion de la journée « Georges Bataille : pour une critique du management et des sciences de gestion » organisée par François De March dans le cadre de la SPSG le 9 mars 2022, et la remarque finale de ce papier.

que l'on peut lire le propos de Kojève au sujet de la Pré et de la Post-Histoire. Toujours dans le *Discours élémentaire*, il dit ceci :

« ... nous devons distinguer l'Histoire au sens étroit ou propre du terme, de l'Histoire au sens large, en disant que celle-ci « déborde » celle-là dans sa durée-étendue. Nous dirons que l'Histoire proprement dite est précédée d'une Pré-Histoire et suivie d'une Post-Histoire, l'ensemble de la Pré-Histoire de l'Histoire et de la Post-Histoire constituant l'« Histoire » au sens large, qui n'est rien d'autre que l'ensemble des Discours quels qu'ils soient ou le Discours en tant que tel. »<sup>57</sup>

Bien finie ou non, l'Histoire « proprement dite » revient donc à l'avènement de la prise de conscience du caractère irréductible et définitif d'un  $\alpha$ -théisme radical. Et « sous » cette Histoire, avant, pendant et après elle, faisant partie de l'Histoire « au sens large », *perdure* le théisme. Or si, originairement, le théisme tient bien du « féminin », on peut dire que l'Histoire « proprement dite » est à dominante « masculine »<sup>58</sup>, quand l'Histoire « au sens large » enveloppe les deux sexes ou les deux sexualités<sup>59</sup>.

Si c'est sur la voie d'une compréhension pleine et entière de l'Homme *au sens générique du terme* que l'on veut se placer, alors il faut - que l'on admette ou non que l'Histoire « proprement dite » est finie - se tenir sur le plan de l'Histoire « au sens large ». C'est peut-être celle-là qu'avait en vue Bataille lorsqu'il se penchait sur l'érotisme comme l'une des formes les plus achevée, en toutes ses ambivalences, de l'être-au-monde de l'Homme – entendu génériquement – comme négativité, aussi « sans emploi » fût-elle.

\*

Si l'on veut contribuer à une compréhension pleine et entière des sexualités en leur contemporaine importance pour les relations humaines au sens large, il convient sans doute d'avoir à l'esprit des « tensions » comme celles entre théisme et athéisme d'un côté, qui renvoient si on lit bien Kojève, à une irréductible, fondatrice, complexe et fertile tension entre le féminin et le masculin au sens taoïste du terme. A de trop rares exceptions près, la psychanalyse contemporaine, au travers de l'œuvre de Lacan, à la fois traite de telles tensions, et manque une part significative de son « objet », en n'accordant pas une place suffisante à l'observation décisive que jusqu'à nouvel ordre biotechnologique, seules les femmes portent les enfants. Un détour par la manière dont, dans le taoïsme, est abordé ce qui s'y appelle le « féminin du féminin » (yin de yin) est indispensable pour que soient pensées à nouveaux frais les notions occidentales de « négativité » et de « genre ».

---

<sup>57</sup> p 355 - 356.

<sup>58</sup> Il faut plutôt entendre ici « virile » que « masculine », étant entendu que les deux notions ne se recouvrent pas. Le « viril » dont éminemment celui de la Lutte anthropogène est le propre des hommes mâles, quand le « masculin » est l'une des deux sexualités dont tout individu est fait, quel que soit son sexe. La « virilité » propre à la lutte n'est par ailleurs pas la même que la virilité universelle et spécifiquement « moderne » en son déploiement propre au travail. Pour une présentation détaillée de ces différentes notions, cf la *Phénoménologie des sexualités* (op. cit.), que l'on peut aborder à partir du lexique.

<sup>59</sup> Nous approchons ce point dans la présentation que nous avons proposée de *L'athéisme*, de la manière suivante : « L'anthropologie de la négativité implique à ses côtés une anthropologie théiste irréductible. Ainsi la notion d'Etat universel et homogène, qui symbolise sur le plan politique la Fin de l'Histoire, est-elle une notion fondée sur une anthropologie partielle – disons pour suivre l'auteur du « Discours élémentaire » exclusivement virile. Et l'on peut dire que, parce qu'elle enveloppe et le théisme et l'athéisme, l'anthropologie de l'athéisme est donc finalement plus complète et plus « politique » que ce que nous avons pu supposer dans un premier temps. » *L'athéisme*, présentation, p 45.

### **ESSEC Business School**

3 avenue Bernard-Hirsch  
CS 50105 Cergy  
95021 Cergy-Pontoise Cedex  
France  
Tél. +33 (0)1 34 43 30 00  
[www.essec.edu](http://www.essec.edu)

---

### **ESSEC Executive Education**

CNIT BP 230  
92053 Paris-La Défense  
France  
Tél. +33 (0)1 46 92 49 00  
[www.executive-education.essec.edu](http://www.executive-education.essec.edu)

---

### **ESSEC Asia-Pacific**

5 Nepal Park  
Singapore 139408  
Tél. +65 6884 9780  
[www.essec.edu/asia](http://www.essec.edu/asia)

ESSEC | CPE Registration number 200511927D  
Period of registration: 30 June 2017 - 29 June 2023  
Committee of Private Education (CPE) is part of SkillsFuture Singapore (SSG)

---

### **ESSEC Afrique**

Plage des Nations - Golf City  
Route de Kénitra - Sidi Bouknadel (Rabat-Salé)  
Morocco  
Tél. +212 (0)5 37 82 40 00  
[www.essec.edu](http://www.essec.edu)

---

## **CONTACT**

**Research Center**  
[research@essec.edu](mailto:research@essec.edu)